

## XYZ. La revue de la nouvelle

### L'espace de liberté d'une portée

Maude Poissant



Numéro 140, hiver 2019

Musique : des nouvelles sous influences musicales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92188ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Poissant, M. (2019). L'espace de liberté d'une portée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (140), 71–74.

# L'espace de liberté d'une portée

Maude Poissant

IL FAUDRAIT que ce soit comme ça. Comme lui, à l'écran. Pantalon bouffant et torse nu. *Boléro*. Yeux noircis au khôl. Maigreur magnifique de danseur qui astreint son corps aux répétitions, parfait les gestes de sa chorégraphie, pratique ses sauts, ses postures, mouvements de jambe et de tête, chacun des petits muscles mis à contribution à des microsecondes d'intervalle, tout ça au rythme des percussions. Arrondi le bras, pointé le pied, plié, grande tension puis relâchement. Devant, côté, ta, devant, côté, ta-ta-ta-taam, enroulement, pointé, ta-ta-ta-taam, cambré, plié, taa-taam, ta-ta-ta-taam, ta-ta-ta-taa-ta-ta-ta-ta-ta-taa, battement, pointé, levé, posé, plié, puis quand la mélodie commence, suivre la flûte, lever son bras doucement au-dessus de la tête, subjuguier le public béat avec toute la grâce du monde.

Oui, il faudrait devenir ce danseur magnifique. Incarner la puissance et la beauté. Il faudrait réussir à narguer les battements, la plante du pied sur le sol après le coup de caisse claire, fuir la simultanéité attendue, le lever de la main dans le rythme comme s'il en émergeait sans le suivre vraiment, bras levé, main relâchée. Il faudrait apprendre au corps à bouger naturellement dans ces mouvements qui ne lui sont pas naturels, tout ça devrait zigzaguer entre les coups de tambour, ta-ta-ta-taam, comme un pied de nez plein d'amour à la musique, tiens, je m'inspire de toi, mais je te défais et te refais, mon bras se lève au-dessus de ma tête, tam, la chorégraphie ne s'unit pas à toi, elle vit de toi, tam, elle est autre et entière, un corps seulement, dans la grâce du mouvement, ma main se détend et tombe, tam, comme ça, après le tambour.

Il faudrait cette liberté, trouver la force nécessaire pour oser placer ses mains d'homme dans cette exacte pose de ballerine, poignet cassé et libre, main suspendue dans le vide, quasi détachée de son rôle de main, uniquement là pour la beauté de la danse, de la musique, du geste, pour terminer la

ligne arrondie du bras, pas une force physique, non, quoique ça exige de la pratique, c'est certain, le relâchement des muscles et l'abandon, la mise à mal des automatismes de cette main toujours là pour l'utile et le nécessaire, il faut la convaincre de n'exister que pour la danse, de se joindre au corps pour une aventure de l'inutile et du beau et d'oublier le reste, les regards, les exigences, les conventions et les genres, les habitudes et les stupides acquis — ça prend un courage de la pensée et du regard, les yeux droits et capables, balayant le monde avec la certitude d'être adéquat et à sa place dans cette primauté du beau et du libre sur le reste, il faut convertir le public, ce jeu vaut toutes les chandelles, la beauté reste la seule issue, pas celle du visage, entendons-nous, celle du geste, du choix et de son endossement, la beauté des mentons levés même si c'est cliché, la beauté de l'inexplicable, de tout ce qui fait mentir les statistiques incassables, rend les nombres, les pourcentages et les sondages caducs, plus rien de coulé dans rien, pas même l'eau bénite dans le cou des nourrissons, les larmes sur les joues des mères, les minutes les unes après les autres, ce n'est plus vrai, il y a tout cet invisible aux yeux nus, même aux microscopes et à Hubble, le précieux invisible, c'est la seule issue, bien sûr, le seul air respirable pour les gens comme moi, trouver la grâce dans une main abandonnée à sa gravité et aux vents, qui n'écoute plus les battements du monde, vivre de particules, respirer comme saisir la liberté à bras-le-corps, non, les étreintes étouffent, contraignent, et moi je veux trouver l'espace précis de tous les souffles, il faudrait des épousailles plutôt, sans jonc ni signature, un pacte scellé dans le sang rouge et visqueux, une promesse d'éternité avec le vrai et le doux, le beau et le vaste, devenir cette main arrondie qui se rit des conventions, devant les regards étonnés des hommes, des femmes, des enfants, avancer dans les pas d'un autre soi, recevoir en plein visage toutes les minutes de cet avenir hier encore impossible, chaque instant comme une petite gifle de lucidité, ta-ta-ta-taam, se souvenir de sa vieille vie, serrée au creux de la main comme un cube de bœuf cru dont on aurait exprimé le

sang en serrant si fort, toute une existence de retenue, de serrement maladif, de sang qui perle sur les surfaces de ce carré de viande dégoûtant, tombe goutte à goutte sur le plancher, plic, ploc, plic, ploc, voilà, plus de sang, détourner les yeux à la vue du bœuf échoué sur le carrelage, un bout de cadavre, un reste de vie. Trouver la force pour cet abandon, oui, cela permettrait enfin d'embrasser un ordre nouveau, de se faire papillon, un cliché encore, je sais, mais je ne vois pas d'autre image, parce que ce serait une transmutation superbe et douloureuse, une hérésie de la partition, le rejet de son histoire et de ses contraintes, la mise au monde d'une créature qu'on ne saurait plus appréhender ni même regarder ou nommer, je serais magnifique, je serais moi, vaste, les ailes ouvertes, je serais vampire immortel, autre chose que mon reflet dans les yeux de ma mère, autre chose que les adjectifs qui me collent aux cuisses et au ventre, je deviendrais cette main seulement, abandonnée à sa gravité et au vent, ce spartiate devant la foule, torse nu et *Boléro*, seul sur la plateforme, détonant, jambe pliée et sautillante, muscles bandés, cou étiré, hautain, craint et admiré de tous, Nijinski, Noureev, tous les Slaves en un seul, je réussirais les sauts les plus hauts, les plus félins, les plus impossibles, je serais une puissance de la nature, je porterais la force nécessaire pour regarder les autres et leur cracher au visage un choix qui ne leur plaît pas, regardez, je danse d'une façon bizarre, les bras battants, le corps plié, puis relevé, je me tortille sur la musique, je ne vous vois plus, je suis seule avec le tempo, je le contrôle, ce sont mes pieds qui le font naître, je deviens la peau tendue de la timbale qui fait résonner le monde, me voilà devenue une jungle hurlante, irrationnelle, je ne cherche plus, je suis la liberté, ce plié, ce fondu ou ce cambré sont toute ma vie, les coups de tambour toujours pareils s'estompent, une assiette au fond de l'évier, toujours égaux, un crâne d'enfant qui heurte la table, la répétition ennuyante du même motif, un cri, le grille-pain remonte, le sac d'épicerie se froisse, les matins tous pareils, pain mouillé catapulté sur le mur par une main impatiente, gobelet sur le carrelage, grincement de

la porte, bips incessants du micro-ondes annonçant le tiédissement du lait, grondement de l'espresso qui coule et sera bu froid, taa-taam, ta-ta-ta-taam, ta-ta-ta-taa-ta-ta-ta-ta-taa, enfin caisse claire et flûte se séparent, le rythme disparaît lentement, le monde se défait de ses percussions, mon oreille ne capte plus que la traversière douce qui entame son crescendo, enfin, juste de la mélodie, de la grâce, de la beauté, ma chorégraphie se délivre de la tyrannie de la mesure, plus de rondes, de blanches, de noires ou de croches, la portée se distend et s'éclate, le temps n'ajoute plus rien à l'affaire, je suis musique sans squelette, moi sans mes attaches, je trouve la force enfin de le dire, les yeux levés, le torse droit, débarrassée de mes cauchemars d'avenir, simplement ouvrir la porte, m'asseoir en face et je ne t'aime plus je m'en vais on verra pour la garde des enfants.